

# Conclusion - Proust : de l'*otium* au *negotium*

DAVIDE VAGO  
Università Cattolica del S. Cuore

*Montaigne, otium, geste politique*

Au chapitre VIII du premier livre des *Essais* de Montaigne, intitulé « De l'oisiveté », Montaigne commente ainsi son choix de se retirer chez lui, après la vie active – ce qu'en latin on appellerait le *negotium* :

Mais je trouve,

*Variam semper dant otia mentem*

qu'au rebours, faisant le cheval échappé, [mon esprit] se donne cent fois plus d'affaire à soi-même, qu'il n'en prenait pour autrui ; et m'enfante tant de chimères et monstres fantastiques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté, j'ai commencé de les mettre en rôle. (Montaigne 1965, 82)<sup>1</sup>

L'image traditionnelle, presque stéréotypée, d'un Marcel Proust qui se donne tout entier à son œuvre puisqu'il peut consacrer tout son temps à l'*otium* – l'oisiveté qui peut bien être créatrice et nourricière, comme d'après Sénèque – a été en quelque sorte mise à l'épreuve par le titre astucieux et quelque peu paradoxal, que Marisa Verna, Anne Simon, Ilaria Vidotto et moi-même avons donné à cette rencontre autour de *Proust politique*<sup>2</sup>. C'est que Marcel Proust avec son œuvre – unique comme celle de Montaigne – déjoue tous les plans, à partir de l'opposition entre *otium* et *negotium* : les monstres et les chimères dont parlait l'auteur des *Essais*, et qui naissent dans et par le biais de l'écriture, ont une résonance insolite qui est à mon sens bien *politique*, en 2019, cent ans après le prix Goncourt qui l'a couronné tout

<sup>1</sup> La citation en latin signifie « l'oisiveté toujours disperse l'esprit » (Lucain, *Pharsale*).

<sup>2</sup> Je signale que la fin de l'année 2019 a vu la parution de Gérard Desanges, *Marcel Proust et la politique : une conscience française*. Paris, Classiques Garnier, 2019.

en provoquant « une émeute », comme Thierry Laget l'a montré dans son livre<sup>3</sup>. Jean-François Revel en avait déjà esquissé le parallèle :

Il faut sans doute aller dans le passé jusqu'à Montaigne pour trouver un auteur qui, au début indifférent à la politique, soit contraint de s'en préoccuper par l'énormité des abus dont il est témoin, et, dans un de ces moments où une civilisation jette d'un seul coup par terre les quelques barrières qu'elle a édifiées pendant des siècles contre la barbarie et la bêtise. (Revel 1987, 122)

Or, il me semble que plusieurs contributions de cette rencontre ont montré les rebondissements possibles d'une lecture politique de l'œuvre de Proust, comme d'ailleurs le préconisait Sénèque dans le chapitre « Les deux républiques » (*De otio*) :

Cette grande république, nous pouvons la servir même quand nous avons du temps à nous et, à plus forte raison, je ne sais s'il n'est pas préférable d'avoir du temps à soi pour faire les recherches suivantes : quelles est la signification de la vertu ? Est-elle unique ou multiple ? Qu'est-ce qui fait l'homme de bien ? La nature innée ou la technique acquise ? [...] Nous avons coutume d'affirmer que le souverain bien, c'est de vivre conformément à la Nature. La Nature nous a fait naître pour ces deux fins : la contemplation des réalités et l'action. (Sénèque 2004, 35)

La lecture de Proust suscite de nos jours des interrogations politiques d'abord par la complexité, voire l'irréductibilité du jugement moral que l'œuvre et son auteur proposent. Luc Fraisse a montré les facettes variées de la relation que Proust a instaurée avec les hommes de l'*Action française* : tout en dénonçant leur antisémitisme violent, il ne pouvait toutefois qu'être reconnaissant à Léon Daudet pour avoir œuvré pour l'attribution du Goncourt aux *Jeunes filles en fleurs*. C'est en particulier la presse quotidienne qui montre pour Fraisse les ambiguïtés de la relation qui subsiste entre la politique et la création littéraire chez Proust : si, d'un côté, la lecture des journaux devient un « levier » pour la création de la *Recherche*, de l'autre l'*Action française* peut bien s'emparer de Proust à mauvaise fin, en l'instrumentalisant.

Dans une œuvre littéraire, les positionnements politiques peuvent être utilisés pour former des soubassements narratifs, tout en prônant une thèse, tout compte fait, impolitique (et non apolitique) : Stéphane Chaudier l'a soutenu avec conviction dans sa contribution, tout en montrant qu'au sein de la *Recherche* les opinions politiques sont placées sous l'égide et les aléas du temps.

Edward Hughes a insisté sur le « commun » et le « quelconque » de l'existence matérielle de Proust en 1919, qui résonnent dans l'œuvre : dans les *Jeunes filles*, il a repéré la coprésence d'un commun partagé et d'un espace de privilège ou d'ex-

---

<sup>3</sup> Voir LAGET 2019.

clusivité sociale. Dans son analyse, les codes sociolinguistiques qui règlent la vie à l'hôtel de Balbec structurent non seulement la fresque sociale de la *Recherche*, mais deviennent aussi un levain puissant de la création proustienne, qui semble ainsi anticiper le paradigme du « partage du sensible » développé par Jacques Rancière. La même année 1919 est au cœur de la lecture comparative proposée par Adam Watt, qui situe la publication d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* entre deux textes capitaux de Paul Valéry. Les phrases proustiennes résonnent étrangement, en effet, entre les préoccupations issues de « La crise de l'esprit » et les vers du *Cimetière marin* : le jeu de miroirs qu'Adam Watt propose montre à quel point les images vivifiantes et poétiques du séjour à Balbec sont à même de se renverser en une méditation sur la finitude, non seulement de la jeunesse mais aussi d'une civilisation, d'un continent, d'un projet comme l'Europe.

Le politique s'incruste dans la question des âges de la vie au sein de l'œuvre, selon la lecture proposée par Elisheva Rosen. Elle signale en particulier l'importance des moments-charnières, des seuils entre les âges, que l'écriture de Proust incorpore et rend sensibles – avec tout leur cortège d'hésitations et d'« empiètements » que configure la temporalité en spirale de la *Recherche*. Avec les mouvements de l'histoire et de la société comme « lame de fond » prête à interférer dans le récit, le singulier tissage des âges de la vie et des âges de la cité proposé par Proust ne cesse de dérouter, parce que pour l'écrivain la profession littéraire ne peut être au service du politique que par une voie biaisée. Françoise Gaillard approfondit deux fantasmes de l'époque de Proust (celui de l'homosexualité et celui de la judéité), qui se condenseraient finalement en un même idéologème. Par le bais de deux images qui figurent clairement ces lieux communs de l'époque, aussi bien que leur évolution, elle montre comment les allusions proustiennes au couple idéologique juif-homosexuel sont souvent indirectes ou cryptées ; de cette façon, elle contribue à mieux éclairer le rapport flou que Proust entretient avec son identité et les questions cruciales de son temps.

Deux contributions reviennent sur deux références majeures de la critique du XX<sup>e</sup> siècle : René Girard et Roland Barthes, étant donné qu'à l'aune de Proust, les deux approches révèlent une portée politique. Selon Contini, le Proust « sociologue » proposé par Girard esquisse déjà un Proust politique, vu que le dispositif du désir mimétique est valable non seulement au niveau individuel mais aussi du point de vue socio-politique. Eleonora Sparvoli revient, quant à elle, sur la proposition théorique de Roland Barthes, qui prône une lecture contre-auctoriale des œuvres littéraires : toute digression, toute « interpolation » au sein de texte agirait dans le sens d'une liberté que Proust accorde à son lecteur, débarrassé de l'empire de l'auteur.

Deux lectures contemporaines de l'association provocatrice *Proust politique* sont présentées respectivement par Brigitte Mahuzier et Marion Schmid. Mahuzier propose d'enfoncer la pédale du politique, en montrant comment Annie Ernaux lit l'œuvre de Proust à partir du comportement ambigu et inégalitariste de Françoise, qui se prête à des conclusions politiques. Une lecture controversée qui est confirmée par ailleurs par l'*Ultra-Proust* de Nathalie Quintaine, qui voudrait sortir d'une attitude hypocrite sur Proust, afin de relire la *Recherche* par le biais de la « mé-sentente », si nécessaire en ces temps sombres pour l'Europe. Par le biais de deux films qui s'inspirent librement de Proust, Schmid montre comment devient visible, sous une autre forme, l'intelligence de l'hybridité « assumée », en relation avec le vivre ensemble de notre contemporanéité. Proust est un élément politique de la mosaïque de *Le Clair de terre* et *O Proustiano de Osasco* parce que les troubles identitaires de notre contemporanéité, aussi bien que nos modes de vie atomisés, résonnent étrangement dans son œuvre.

Proust sera enfin politique pour l'étrangeté de ses choix langagiers et stylistiques, comme l'a montré Marisa Verna dans son introduction, mais aussi Anna Isabella Squarzina dans sa contribution : si pour Verna la langue « étrangement » inédite de Proust a pesé comme une menace véritablement politique à l'époque de la publication de la *Recherche*, cent ans après le prix Goncourt elle ne cesse de déstabiliser, même si nombreux sont ceux qui reconnaissent désormais l'« air de la chanson » proustienne. En étudiant le cas des déictiques réorientés, Squarzina a dévoilé comment les perturbations énonciatives à l'œuvre dans la *Recherche* peuvent rendre patente une vision de l'Histoire et sa mise en récit : une vision « pessimiste, léopardienne », où tout est censé aboutir au retour du même. Et encore, la voix extérieure de Gennaro Oliviero qui, *in limine*, réfléchit sur la relation entre Marcel Proust et Reynaldo Hahn, montre que le politique peut être déniché en retraçant les étapes encore partiellement inconnues d'une relation homosexuelle.

Ces différents éclairages sur *Proust politique* insistent alors sur la nécessité de son écriture pour notre temps, comme l'a rappelé Anne Simon en introduction : la *Recherche* s'écrit « au présent » par l'intelligence de l'opacité, par la finesse que demande la complexité assumée, par les pistes délibérément embrouillées de l'encodage proustien et par l'importance du processus de décryptage. Pour moi, enfin, lire Proust en 2019 revient à accomplir un *geste politique* : lire, interpréter, faire lire la *Recherche* aux nouvelles générations signifierait alors pencher pour la complexité, pour la difficulté contre les fausses simplifications et les simplismes, à une époque où l'on a peur de ceux qui ne savent pas trancher entre le bien et le mal. Ce geste a d'autant plus d'importance en Italie, à un moment où la réception et la diffusion de Marcel Proust passe à travers les programmes des filières universitaires.

C'est que Proust perturbe, et continue de le faire : ses lectures aux différents âges de la vie – comme le rappelle Nathalie Azoulay dans sa lecture d'écrivain, lucide et poignante à la fois, personnelle aussi bien que collective – nous éclairent sur des facettes de l'œuvre qui ne se recouvrent jamais.

Je voudrais reprendre pour terminer une belle affirmation de Sophie Basch, qui commente la superposition existant entre le « modern style » (qui a été considéré comme étranger, ambigu, métèque à l'époque de Proust), et les ghettos dreyfusards et pédérastes :

Les diatribes anti-Art nouveau, dirigées contre le monde de l'impur, se rapprochent systématiquement de la rhétorique antidreyfusarde. [...] Agent de l'étranger, l'Art Nouveau est un art pathologique, fallacieux, hybride, efféminé, instable, confus, pervers, fuyant, maladif, malsain, morbide, contraire à la clarté et à la rationalité françaises, bousculant en permanence des valeurs aristocratiques. Un art impur. On ne peut s'y fier. (Basch 2014, 156)

De nos jours, nous pourrions facilement remplacer « Art Nouveau » avec « Proust » dans cette citation, et les enjeux d'une lecture politique de la *Recherche* seraient patents. À Proust, on ne peut s'y fier. Lisons-le, alors.

## Bibliographie

- Basch S. (2014), *Rastaquarium. Marcel Proust et le « modern style »*. Arts décoratifs et politique dans À la recherche du temps perdu, Turnout, Brepols.
- Desanges G. (2019), *Marcel Proust et la politique. Une conscience française*, Paris, Classiques Garnier.
- Montaigne M. de (1965), *Essais*, éd. P. Michel, Paris, Gallimard, « Folio classiques », t. I.
- Laget T. (2019), *Proust, prix Goncourt. Une émeute littéraire*, Paris, Gallimard.
- Revel J.-F. ([1960] 1987), *Sur Proust*, Paris, Grasset.
- Sénèque (2004), *Le temps à soi*, suivi de *La constance du sage*, éd. P. Maréchaux, Paris, Payot & Rivages.